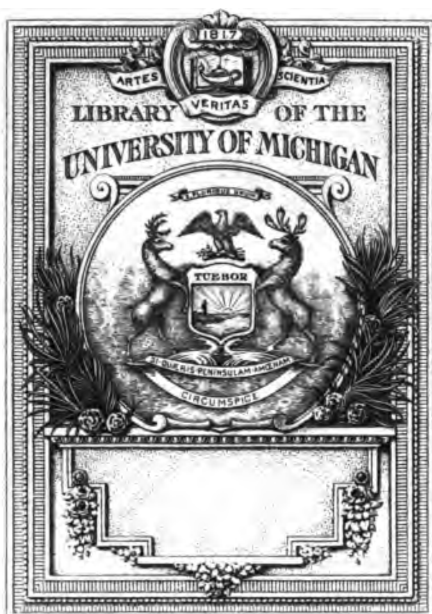


Montanclos
Alison et Silvain



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ALISON ET SILVAIN,

OU

LES HABITANS DE VAUCLUSE;

OPÉRA EN UN ACTE.

Marie Émilie Maryon

Paroles de Madame de MONTANCLOS;

Musique de MENGOTZI.

Représenté, en l'an 7, sur le théâtre Montansier.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN XI. — 1803.

PERSONNAGES.

MARCELLIN, vieillard octogénaire, aïeul d'Alison.
MARGUERITE, femme de Marcellin, aïeule d'Alison.
ALISON, petite fille des deux vieillards.
BAZILE, cultivateur de Vaucluse, père de Silvain.
TOMI, pêcheur, frère de Bazile.
SILVAIN, très-jeune garçon, fils de Bazile.
UNE JEUNE HABITANTE DE VAUCLUSE.
TROUPE D'HABITANS DE VAUCLUSE.

La scène est aux bords de la Fontaine de Vaucluse.

Pour la partition de la musique, s'adresser à l'administration Montansier, Palais-Egalité, à Paris, sous la galerie, n°. 68.

ALISON ET SILVAIN,

OU

LES HABITANS DE VAUCLUSE.

Le théâtre représente un des sites de la fontaine de Vaucluse, sa cascade, une partie de son bassin, les rochers qui l'environnent, les bocages qui y conduisent, et sur un des côtés quelques chaumières éparses, et vues dans le lointain.

Sur les rochers sont écrits quelques vers de Pétrarque, une sorte de vétusté visible doit annoncer l'époque reculée où ils ont été gravés par cet amant de Laure. Au-dessous, des vers italiens; on en lit une traduction ou imitation libre en vers français; ils doivent paraître avoir été gravés sur ces rochers depuis environ cinquante à soixante ans: les susdits rochers offrent à la vue leur agrément naturel, quelques arbustes, quelques arbres comme le pin, l'alizier, etc., de la mousse, de la verdure et des morceaux saillans de pierre pour y recevoir les couronnes et les guirlandes que les habitans y suspendent le jour de la fête. Ces ornemens du jour doivent surtout être artistement arrangés, en partie près de la grande nappe d'eau, en partie autour des vers de Pétrarque.

Des morceaux de rochers ou des bancs de gazons doivent être près de l'avant-scène, et des deux côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAZILE, TOMI.

(Ils arrivent ensemble sur la scène, et regardent dans la coulisse comme s'ils voulaient voir venir quelqu'un.)

BAZILE, *souriant.*

ILS ne sont pas prêts d'arriver, je t'en réponds. A près de quatre-vingts ans on n'a pas la démarche leste, vois-tu; moi je n'ai pas voulu me trouver mêlé avec cette jeunesse qui va les suivre : j'aime mieux attendre tout ce monde là ici, en causant avec toi.

TOMI, *le ton toujours très-gai.*

Ce bon Marcellin et sa Marguerite sont de singuliers personnages, il faut en convenir; rien ne m'amuse tant que leur éternelle tendresse et la bonhomie avec laquelle ils s'en font honneur.

BAZILE.

C'est leur plaisir, comme le tien est d'en rire.

TOMI.

Mais, mon frère, ai-je tort d'en badiner, lorsque, chaque jour, au lever du soleil, quand je passe par ici pour aller à la pêche, je vois là aux pieds de ces rochers, Marcellin décrépit, et sa femme non moins vieille, se disant des douceurs comme nos plus jeunes amoureux pourraient les imaginer! C'est qu'il faut les voir, les entendre. Ha! ha! ha!

BAZILE.

Tu ne connais pas cela toi?

TOMI.

Ma foi non. Dis-moi, Bazile, n'est-il pas vrai qu'il est un âge pour l'amour ? Certainement, ce n'est pas la vieillesse qui lui donna la naissance ; il faut donc être jeune pour aimer, pour le dire, et pour traiter lestement ce petit lutin qui, sans cela, ne ferait de nous que des victimes.

BAZILE.

Tomi, on ne pense ainsi que pendant un tems; mais on finit toujours par le fixer, et l'on devient fidèle et constant, comme nos vieux amis.

TOMI.

Je ne suis pas encore arrivé au tems de la constance, et tout en cheminant pour y atteindre, je veux vivre, chanter et boire; je veux braver les orages de l'amour, en éviter les langueurs, et trouver le bonheur dans l'usage que je fais de ma liberté.

AIR.

Le plaisir
Et non la constance:
Le desir
Sans persévérance:
Voilà ma seule volupté,
Je lui dois toute ma gaîté.

Mon état va t'offrir l'image
Des ruses qu'inspire l'amour :
Et voici, sur le rivage,
Ce que je fais tour-à-tour.

Dans l'onde agitée ou tranquille,
Je jette en riant mes filets,
Et dans ma nacelle mobile,
Avec art j'ai l'œil aux aguets ;
D'abord, le poisson fuit l'amorce,
Je le vois sans m'en irriter :
Il court, revient, se joue, et perd sa force,
L'appas est sûr, il ne peut l'éviter.

En amour, je prévois de même :
Beauté que trouble le desir,
Quand la nature veut qu'elle aime
Lutte en vain contre le plaisir.
Le plaisir !
Oui, le plaisir
Et non la constance.
Le desir
Sans persévérance :
Voilà ma seule volupté,
Je lui dois toute ma gaîté.

BAZILE.

Cette morale n'est pas celle des cœurs sensibles.

TOMI.

Mais elle fut la tienne, mon frère, et quoique mon aîné, je t'ai vu long-tems aussi gai que je le suis ; il n'y a que depuis quelques mois que ton caractère change.

BAZILE, *d'un ton triste.*

Comment peux-tu en être étonné ? J'ai perdu une bien digne femme, et je suis père !

TOMI.

Oh ! pour ta femme, tes regrets sont justes, je les partage ; mais tu espères, me dis-tu en soupirant ? Hé bien ! ton fils est mon neveu, en suis-je plus triste pour cela ? Au contraire, Silvain est un garçon charmant, et que j'aime de tout mon cœur.

BAZILE.

Son établissement m'occupe.

TOMI.

L'établissement de Silvain ! Y penses-tu ? il touche à peine à ses dix-sept ans ; et qu'elle chaîne veux-tu lui faire porter à cet âge ?

BAZILE.

Mon frère, il est déjà sous le joug.

TOMI.

Que veux-tu dire?

BAZILE.

Que le fripon est comme la beauté dont tu parlais tout à l'heure; un desir, dont sûrement il ignore la cause, l'agite, le trouble....

TOMI, *très-joyeux.*

Tant mieux, mon ami, tant mieux! Ah! je le vois d'ici ressembler à son oncle, j'en suis enchanté.

BAZILE.

Mais, songe donc....

TOMI.

Songe qu'on n'est pas habitant de Vaucluse impunément.

BAZILE.

Après?

TOMI.

Qu'aux bords de cette fontaine, si justement vantée, on y respire un air bien dangereux pour le repos du cœur.

BAZILE.

Et, c'est ce que je crains!

TOMI.

Pourquoi? ce mal là n'est pas mortel; tu vois bien que je n'en suis pas plus malade.

BAZILE.

Tu badines de tout.

TOMI.

Hé bien! que veux-tu dire sérieusement?

BAZILE.

Que je n'ai point de bien, que je voudrais voir mon fils aussi heureux qu'il est intéressant, et que si Alison....

TOMI, *l'interrompant vivement.*

N'achève pas, Bazile, je te devine; tu voudrais que Silvain pût devenir le mari de la jouvencelle, et par ce moyen l'héritier des richesses de Marcellin, son aïeule : n'est-ce pas cela?

BAZILE.

Je l'avoue, ce souhait me tourmente.

TOMI, *après avoir rêvé un instant.*

Dis-moi, crois-tu qu'Alison éprouve aussi ce desir vague qui agite Silvain?

ROMANCE.

BAZILE.

Alison est bien jeune encore;
Elle est folâtre dans les jeux :
Mais la rose qui vient d'éclore,
Du papillon reçoit les vœux;
D'un premier desir c'est l'image,
Qu'amour en fasse son profit :
Rose naissante a bientôt l'âge
Où le plaisir s'épanouit.

Alison et Sylvain ressemblent
A deux fleurs que Zéphir chérit :
Si jeux enfantin les rassemblent,
Ils ont même cœur, même esprit,
A leur innocente tendresse
Ils donnent le nom d'amitié;
Mais un regard, une caresse,
Font voir qu'amour est de moitié.

Voilà ce dont je me suis bien aperçu sans qu'ils s'en doutent.

TOMI.

Si cela est ainsi, que ne parles-tu à Marcelin?

BAZILE.

Non, mon ami; non, je le connais trop bien pour vouloir m'exposer à un refus: il a déjà montré beaucoup d'humeur à ceux qui se sont présentés pour obtenir Alison en mariage.

TOMI.

Oui. Hé bien! je me charge, moi, d'applanir toutes les difficultés. Je connais aussi les systêmes de Marcelin et de sa femme: laisse-moi faire; il faut seulement que le cœur d'Alison se dévoile; il ne faut qu'un moment, un évènement inattendu pour y lancer un trait de lumière.

BAZILE.

Comment donc?

TOMI.

Mon plan est déjà fait; il est là. Je veux avant la fin du jour, qu'ici, oui, à cette place, peut-être, Alison et Silvain aient dit le mot décisif: *j'aime.*

BAZILE.

Avant la fin du jour?

TOMI.

Oui, mon ami: ce soir Alison sera accordée à mon joli neveu, ou je ne me connais plus en amour, ni dans l'art d'amener le poisson dans la nasse. Mais laisse-moi agir, parle toujours d'après ce que tu m'entendras dire, ne vas pas....

BAZILE.

Peux-tu craindre que je te contrarie en rien lorsqu'il s'agit du bonheur de mon fils! Mais explique-moi...

(On entend une musique agréable, et les voix de Marcelin et de Marguerite.)

TOMI, *très-gaîment.*

Tiens, Bazile, entends-tu notre vieux couple d'amans? Ah! comme leurs voix sont tremblantes! C'est l'amour tout glacé qui souffle dans ses doigts. Ha! ha! ha! ha!

SCENE II.

BAZILE, TOMI, MARCELIN, MARGUERITE.

(Marcelin et Marguerite entrent, se tenant sous le bras, ayant chacun un bâton à la main. Ils sont courbés sous le poids de l'âge, et tout en eux doit annoncer la décrépitude, excepté leur phisionomie toujours aimable et riante. Ils continuent le duo commencé dans la coulisse.)

MARCELIN, MARGUERITE.

DUO.

A tout âge
On rend hommage
Au dieu d'amour
Qui règne en ce séjour.
Jeunes, il nous brûle de sa flamme;
Vieux, il rappelle dans notre ame,
Non les desirs,
Mais les souvenirs
Des tendres soupirs
Qui mènent aux plaisirs.

MARCELIN, *ton d'une aimable gaîté.*

Hé bien! mes amis, vous nous écoutez, et sans doute vous vous moquez de nos chants; mais que voulez-vous, j'aime toujours la voix de Marguerite, elle me rajeunit.

MARGUERITE.

Ah! Marcelin, c'est trop dire; c'est trop, moi je sens

que la tienne entretient ma gaîté, et c'est une richesse que la gaîté quand on est vieux.

TOMI.

Ma foi, je vous admire mes voisins; mais je n'espère pas, si je parviens à votre âge, d'avoir les mêmes ressources pour me tenir joyeux.

MARGUERITE.

C'est ton humeur légère qui te privera de ce plaisir, égrillard que tu es; on jase de toi dans le pays: oh! je sais de tes nouvelles.

BAZILE.

Parlons de vous, mère Marguerite, et convenez avec moi que si votre petite Alison tient de ses parens, il sera bien agréable de s'en faire aimer?

MARCELIN, *avec joie.*

Mon Alison? n'est-il pas vrai que c'est un petit bijoux? Hélas! nous avions besoin d'un enfant aussi aimable pour nous consoler un peu de la perte de son père.... Mon pauvre Alexis!....

MARGUERITE.

Allons, mon ami, ne rappelle pas ce qui peut te donner du chagrin, je t'en prie. Savez-vous, Bazile, qu'on vient de choisir cette chère petite pour être à la tête du pélerinage que l'on fait aujourd'hui à cette fontaine.

BAZILE.

Çela ne m'étonne point : c'est la plus belle des filles du canton.

MARCELIN.

C'est elle qui représente Laure cette année.... mais, c'est qu'elle est jolie!... Tiens, femme, je crois te voir, lorsque tu

étais à son âge, vive, fringante, toujours riant, chantant, sautant. Oh! comme ce souvenir me réchauffe! ha! ha! ha!

MARGUERITE.

Paix, Marcelin, paix.... Et votre fils Bazile, votre Silvain? Oh! c'est la perle des garçons; on ne peut pas s'en taire.

TOMI.

Je ne cesse de le lui répéter, il ne veut pas m'en croire. Moi, je dis qu'il est fait pour parvenir à la plus haute fortune. Mon Silvain! c'est qu'il vous a une tournure....

MARGUERITE.

Charmante, en vérite; il est frais comme les premières fleurs du printems: il a un petit air si doux.... Tenez, c'est absolument comme était Marcelin quand nous nous faisions l'amour. Ah! mes amis, le bel âge que dix-sept ans!

TOMI.

N'est-il pas vrai que c'est l'âge du plaisir, mère Marguerite? celui qui lui succède nous rend sérieux, sombre....

MARCELIN.

Pas du tout, il rend plus raisonnable: soit; mais le plaisir n'y perd rien, au contraire, il devient si doux, si solide, qu'on l'appelle bonheur: je sais tout cela, moi. Ha! ha! ha!

BAZILE.

Et c'est ce que vous vous dites sans cesse?

MARCELIN.

Oui, tous les jours aux bords de cette fontaine, nous y dansions dans notre jeunesse; vieux, nous y chantons encore, nous y répétons....

DUO *commencé par Marcelin, continué par Marguerite, et devenant quatuor au cinquième vers.*

MARGUERITE.

A tout âge
On rend hommage,
Au dieu d'amour
Qui règne en ce séjour.

ENSEMBLE.

TOMI.

Moi, je badine avec sa flamme:
Je ne veux sentir en mon ame
Que les desirs,
Point de soupirs;
J'attends les souvenirs,
Mais je veux les plaisirs.

MARCELIN, MARGUERITE.

Jeunes, il nous brûle de sa flamme;
Vieux, il rappelle dans notre ame,
Non les desirs,
Mais les souvenirs
Des tendres soupirs
Qui mènent aux plaisirs.

BAZILE, *à part.*

Jeune, hélas! j'ai connu sa flamme;
Mon fils occupe seul mon ame;
Quels doux souvenirs,
Si mes desirs
Et mes soupirs
Le mènent aux plaisirs.

TOMI.

Je l'avoue de bonne foi, mes chers voisins, je n'aurais jamais cru pouvoir m'associer à vos chants et à vos plaisirs... mais réellement je me sens plus gai qu'à l'ordinaire.

MARCELIN.

Cela est naturel, Tomi, l'influence de notre heureux climat.

MARGUERITE.

Le sentiment agréable que ces lieux charmans inspirent.

MARCELIN.

Oui, elle a raison: tout cela amène et entretient la gaîté,

il faut la conserver, mes amis ; car c'est elle, elle seule qui détourne la main du tems lorsqu'elle veut flétrir le front de la vieillesse.

BAZILE.

N'entends-je pas le bruit lointain de notre musique champêtre ?

(Ils paraissent tous écouter.)

MARGUERITE.

Vous ne vous trompez pas, Bazile, ce sont nos habitans qui sûrement sont en marche pour venir ici : vous verrez notre Alison, comme elle est gentille : je ne me sens pas de joie.

TOMI.

Je gage que Silvain aura été choisi pour rappeler la mémoire de Pétrarque : il est si beau cet enfant !

MARCELIN, *riant.*

A son âge, je fus chargé de ce rôle agréable, et ce fut pour Marguerite que je gravai ces vers français, traduits tant bien que mal, des vers italiens, dont on ne voit plus que les vestiges.

TOMI.

Comment ! père Marcelin, est-ce que vous saviez la langue de Pétrarque ?

MARCELIN, *avec une gaîté mystérieuse.*

Eh ! non ; mais son amour était connu de tout le monde. Je voulus l'imiter : pour mieux en venir à bout, j'appris à le lire, et l'amour fut mon maître. (*Il rit.*) Ha ! ha! ha! vous entendez ?

(Pendant ce dialogue, on a entendu la musique s'approcher par degrés. C'est au dernier mot de Marcelin qu'on voit paraître les habitans.)

MARGUERITE.

Ah! pour le coup, voilà tous nos pélerins d'amour. Tenez, Bazile, voyez-vous Silvain à côté d'Alison; c'est lui qu'on a choisi : j'en étais sûre d'avance.

SCÈNE III.

(Les habitans de Vancluse, de tout sexe et de tout âge, avancent ayant à leur tête Silvain et Alison. Le tambourin les devance : les filles tiennent des couronnes de fleurs dans leurs mains, et les garçons des guirlandes. Le costume doit être uniforme : les filles sont en jupes rouges, corset blanc, tablier de mousseline, petit mouchoir sur la tête, mis en marmotte, chapeau de paille rond attaché sous le menton, fichu sur le cou, mis élégamment, mais avec décence. Les garçons seront vêtus de culottes ou pantalons blanc, et gilet rouge, chapeau noir rond auquel sera attaché ce qu'on appelle une livrée de rubans rose, bleu et blanc. Les filles doivent avoir même livrée à leur côté. Alison et Silvain doivent, dans leur mise simple, avoir pourtant quelque chose de plus élégant qui les distinguent. Leurs habits peuvent être en taffetas, au lieu d'être de laine comme les autres habitans. Alison doit avoir un chapeau de paille plus blanc, et une touffe de roses de plus. Dès que les habitans sont sur la scène, ils chantent en chœur ce qui suit :)

CHŒUR.

L'amour fidèle,
Pour suivre ses lois,
Ici nous appele :
Courons à sa voix.

UNE HABITANTE.

De l'innocence
Peut naître un desir;
Mais le doux plaisir,
Qu'elle fait chérir,
Ne fait point rougir,
La décence.

LE CHŒUR.

L'amour fidelle,
Pour suivre ses loix,
Ici nous appelle:
Courons à sa voix.

L'HABITANTE.

La pastourelle
Vient en chantant,
Sur l'herbe nouvelle,
Danser en riant.
Un berger la guette;
Mais la fillette,
Que pudeur défend,
S'enfuit à l'instant,
Et toujours gaiement
Avec nous répète:
De l'innocence
Peut naître un desir;
Mais le doux plaisir,
Qu'elle fait chérir,
Ne fait point rougir
La décence.

BAZILE, *bas à Tomi.*

Observe bien Alison et Silvain.

TOMI, *bas à Bazile.*

C'est ce que je fais.

MARCELIN.

Fort bien, mes enfans, fort bien ! c'est le bonheur que vous chantez sans vous en douter. Mais voyez comme Alison est brave, regarde ma femme ?

ALISON.

Mon bon père, savez-vous que c'est moi qui suis la belle Laure cette année ?

MARCELIN.

Oui, ma fille, je le sais.

ALISON.

Ah ! mon Dièu ! je ne jouerai jamais bien ce rôle-là. On dit qu'il faut être sérieuse, prudente, et moi qui suis si folle, qui aime tant à rire. Oh ! comme je vas être gênée, gauche... Tenez, je jouerai mal ; c'est moi qui vous le dis.

MARGUERITE, *riant.*

Et Silvain, qui doit être ton amant, sera-t-il aussi bien gauche bien embarrassé ?.... En vérité, ces enfans m'amusent, ils me rappellent mon jeune tems. C'était bien drôle, c'était bien drôle.

TOMI, *d'un ton plaisant.*

Allons, Silvain, dégourdis-toi, mon ami, songe que tu dois représenter un amant.... Oh ! un amant comme on n'en voit plus.

SILVAIN.

Je vous assure, mon oncle, que mes camarades m'ont

choisi bien malgré moi pour remplir ce rôle difficile : je ne pourrai ni soupirer, ni pleurer d'abord.

MARCELIN, *plaisamment.*

Non. Oh ! cependant il faut avoir l'air bien tendre, bien triste. Songe que Laure ne veut point écouter les douceurs que tu lui dis, que cela te désespères.

SILVAIN, *riant.*

Mais Alison m'écoute toujours sans que je sois son amoureux : je l'appelle ma douce amie ; nous badinons ensemble, nous ne savons que rire, folâtrer ; jamais nous ne pourrons changer ces manières si naturelles. Dis, Alison, ai-je tort ?

ALISON, *riant.*

Oh ! pour cela non, Silvain. Tiens, mon doux ami, voilà qui, déjà, n'est pas de mon rôle. Attrape. Ha ! ha ! ha !

(Alison jette son bouquet à la tête de Silvain, en riant aux éclats. Celui-ci le ramasse, le baise, et le met à sa boutonnière.)

SILVAIN, *après avoir ramassé le bouquet.*

Bon ! je le tiens, tu ne l'auras plus.

TOMI, *bas à Bazile.*

Ce baiser-là n'est pas de l'amitié, tu as bien vu.

BAZILE, *bas à Tomi.*

Je te l'ai déjà dit, l'amour s'en mêle.

MARCELIN.

Allons, Silvain, et toi, Alison, il faudra pourtant remplir le vœu de ceux qui vous ont choisi pour la fête, et je prétends, oui, je prétends que tout se passe comme de coutume. Mes

amis, comme étant les plus vieux de la contrée, Marguerite et moi, nous allons être juges.

TOUS LES HABITANS.

C'est bien notre desir, père Marcelin.

MARCELIN.

C'est que, si par hasard vous manquez à quelque chose, je saurai bien vous le rappeler; je n'ai rien oublié, vous verrez. Asseyons-nous, femme.

TOMI.

Je prévois que ta fête sera charmante; mais je ne puis y assister: je reviendrai.

SILVAIN *d'un air chagrin.*

Comment, mon oncle, vous nous quittez?

BAZILE.

Toi, si avide de plaisirs, tu fuis ceux qui te sont offerts.

TOMI, *avec finesse.*

Les affaires m'appellent, tu sais bien qu'un ami m'attend....

MARCELIN.

Un moment, Tomi, un moment, je t'en prie; il faut que chacun paie ici son tribut de complaisance; je sais ce que j'attends de toi, tu t'en iras après.

TOMI, *bas à Bazile.*

Je ne veux pas le contrarier. *(Haut.)* Je veux tout ce qu'il vous plaît, père Marcelin : mais songez que je ne puis rester long-tems.

MARCELIN.

C'est bon, c'est bon. Allons, mes enfans, d'abord votre hommage à cette belle fontaine.

(Les filles vont suspendre leurs couronnes aux rochers qui entourent la fontaine, et les garçons leur guirlandes autour des vers de Pétrarque. Il faut que cela fasse décoration. Les garçons et les filles le prennent par la main, et tout en saluant la fontaine, chantent les quatre premiers vers du chœur qu'ils ont chanté d'abord.)

MARCELIN.

Vient à présent une ronde ; car il faut tout égayer, même les tableaux de l'amour. Tomi, c'est là où je t'attends, chante-nous cette ronde dans notre patois, qui fait si bien danser nos filles, personne ne l'entend mieux que toi. Allons, mon voisin, de la joie.

TOMI, *en provençal.*

Ah ! es la ronde de la danso que voulés? vouluntiers.

RONDE.

Jouino pastoure
Qu'amas a dansa,
L'amour sonone l'houre ;
Mounte faon faouta.
D'abord, l'ou balance,
L'ou si pren la man,
Lou galant s'anvanço
Nen faou faire aoutant.

(On danse en rond.)

Fille putidete
Deou toujour dansa,
Et tan ques jouinete
Fài bien de saouta ;
Tandis que balanço,
Que donne sa man,
Lou plasé s'avanço,
Saou pas est charmant.

Aou bord de laignette
Fai bonou de dansa,
La plasse est fresquette
Aco fai saouta.
La fille balança,
Puis daune sa man
A serque la cadanso
La trouve un toumbau.

(On danse.)

Freme ques trop vieille
Noun deou plus dansa,
Manque pas da ouveille,
Mai paou pas sauta.
Degun la balaso,
Li quita ou las man,
Adoncia la dansa
Es per leis enfans.

(On danse, et l'on croit avoir fini. Tomi dit : *Un moment ; s'il vous plaît, et mon couplet à moi. Ecoutez.)*

Ai canta ma rounda
Per vous amusa,
La brunue, la blonde
Devoun me pa gua.
Ferai ben l'avanse
Per prendre un poutoun ;
Mais si l'oun balanso,
Nen arapis doux.

(Quand on a fini de danser, Tomi cherche à embrasser une fille, et s'enfuit après lui avoir pris un baiser.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* TOMI.

MARCELIN.

A merveille, enfans, à Merveille. Il n'y a plus que les amours de Pétrarque et de Laure, dont il faut nous représenter l'image.

MARGUERITE.

C'est le plus intéressant de la fête, n'est-ce pas Marcelin?

MARCELIN.

Sans doute.

BAZILE, *à part.*

J'ignore quel est le projet de mon frère, c'est en tremblant que j'en attends l'issue: cachons mon inquiétude!

(Pendant que la musique annonce le chant qui doit avoir lieu, Silvain et Alison se préparent à leur rôle, tantôt en boudant, tantôt en riant; ils prennent enfin leur parti. Alison Laure, doit avoir l'air sérieux et modeste. Silvain Pétrarque, s'approche d'elle avec grâce; il veut prendre sa main, Alison la refuse avec une sorte de fierté.... Silvain exprime sa douleur.)

SILVAIN.

A mes soupirs, à mon ardeur fidelle,
Laure répond par des rigueurs;
Et son cœur, à l'amour rebelle,
Aime à jouir de mes douleurs.

ALISON.

Le devoir me rend inflexible,
Pétrarque, fuyez ce séjour:
Je veux vous paraître insensible
Pour éviter la douleur à mon tour.

SILVAIN, *avec désespoir.*

Ma tendresse, mes vers, vous rendent immortelle,
Et vous me livrez au trépas!
Laure! n'avez-vous tant d'appas,
Que pour cacher une ame trop cruelle.

ALISON, *émue.*

Pétrarque, fuyez-moi.

SILVAIN.

O ciel! m'imposer cette loi!
J'obéirai.... je fuirai tant de charmes;
Mais sur mes chants plaintifs vous verserez des larmes.
Malgré vous l'univers,
Des lauriers du Permesse,
Couronnera mes vers,
Et plaindra ma tristesse.
Ces bords charmans,
Cette onde pure,
Rediront mes accens
A toute la nature.
Le sujet de mes chants,
Rend tous les dieux garans
De ma gloire future.

ALISON, *très-émue.*

Pétrarque.....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, TOMI, *accourant avec l'air de la plus vive joie.*

TOMI.

Mes amis, mes bons voisins, prenez part à ma joie.

MARCELIN.

Que t'arrive-t-il donc d'heureux, mon cher Tomi, dis-nous vite?

BAZILE.

Hé! quel est donc le motif de cette joie extrême? je ne l'ai jamais vu agité de la sorte.

TOMI.

La fortune, mon frère, la fortune me comble de ses faveurs, et ton fils va les partager.

BAZILE.

Mon fils?

TOUT LE MONDE.

Silvain?

TOMI.

Oui, oui, ce neveu que j'aime. Ecoutez-moi, je vous quittais tout-à-l'heure pour aller voir mon ami Brume, capitaine du vaisseau l'Invisible: vous savez bien?

BAZILE, MARCELIN.

Oui, est-ce qu'il est ici?

TOMI.

Depuis ce matin, comme j'allais le chercher, je l'ai rencontré qui me cherchait aussi. Tomi, m'a-t-il dit, avec ce ton de franchise que vous lui connaissez, je t'ai nommé pilote sur mon vaisseau.

MARCELIN.

C'est bon ça, mon ami, c'est rendre justice à ton esprit, à tes talens.

TOMI.

Oh! je suis bien plus flatté de ce que vous allez entendre.

BAZILE.

Hé quoi donc ?

TOMI.

Je fais ton neveu Silvain premier pilotin, et le dispense de passer par les grades inférieurs.....

(A ces mots, on doit voir le trouble subit de Silvain et d'Alison : il doit s'accroître par degrés pendant que Tomi parle. Cette scène muette doit être parfaitement jouée pour attacher les spectateurs à ce qui doit suivre ce premier mouvement des deux jeunes personnages.

Les arrhes de notre traitement à tous deux, est une pacotille d'objets desirés dans les grandes Indes où nous allons, et je vous garantis d'avance la fortune la plus brillante. Hé bien ! mes amis, ai-je fait là un beau coup de filet, hem ?

(Tomi, d'un coup d'œil furtif, observe Marcelin, Marguerite, Alison et Silvain, en s'apercevant de leur tristesse ; il serre la main à Bazile en signe d'intelligence. Silvain est d'un abattement visible, les bras pendans, la tête baissée sur la poitrine. Alison, dans une attitude à peu près semblable, doit offrir l'image de la plus profonde tristesse.

BAZILE.

Me séparer de mon fils !..... Ah ! cependant son bonheur est tellement l'objet de mes desirs que je dois lui sacrifier mes regrets.... Me voilà décidé, mon frère, Silvain te suivra.

SILVAIN, *avec le cri de la douleur.*

Mon père ! il faudra vous quitter ! Ah ! je n'y survivrai pas,

LES HABITANS.

Quoi ! Silvain va partir? Bazile, il est si jeune.

MARCELIN, *triste et attendri.*

C'est vrai. Silvain est encore un enfant, pourquoi l'exposer sitôt aux dangers de la mer? Réfléchissez, Bazile.

TOMI.

Réfléchir ! laisser échapper une occasion semblable ! Oh ! la fortune n'est pas comme le plaisir ; on peut aisément saisir l'un, et l'on attend souvent l'autre toute sa vie sans la rencontrer. Il faut partir, mon neveu ; il faut devenir riche, c'est le bonheur pour le siècle où nous sommes.

MARGUERITE, *essuyant ses yeux.*

Mon pauvre Silvain ! j'avais tant de plaisir à le voir. Alison? est-ce que cela ne te fais pas de la peine de perdre l'ami de ton enfance?

ALISON, *suffoquée et sanglottant.*

Moi !.... Oh ! pour cela.... je vous l'assure.... que j'ai bien du chagrin..... Mais je promets bien que je n'appellerai aucun jeune garçon mon doux ami.... puisqu'ils nous quittent dans le moment où on se plaît le mieux ensemble.

SILVAIN.

Alison ! tu me déchires le cœur.... Est-ce que c'est moi qui demande à partir?... Mon Dieu ! que je suis à plaindre !

MARGUERITE.

Quoi ! la douleur que nous éprouvons tous ne te touche pas, Tomi?.... Va, je ne te pardonnerai jamais ce départ.

TOMI.

Mes bons voisins, quoique très-leger en apparence, j'ai toujours pensé qu'il fallait aimer ses amis pour eux-mêmes. Mon frère n'a que des vertus à laisser pour héritage à mon neveu, et malheureusement les *richards*, qui ont des filles à marier, ne courent pas après ce bien là.

MARCELIN.

Mais Silvain n'est pas d'un âge à être établi.

TOMI, *gaiement.*

Pas en âge ? Ah ! mon bon Marcelin, vous avez oublié que la nature, l'amour et la fortune n'ont jamais connu d'époque fixe pour agir en nous et pour nous. Allons, Bazile, il faut tout disposer pour notre départ ; il est fixé à ce soir.

BAZILE, *et tous les habitans.*

Ce soir ?

TOMI.

Oui. Brume est reparti : son vaisseau met à la voile demain ; nous cheminerons cette nuit à la fraîche, pour arriver au port de bonne heure.

BAZILE, *tristement.*

Allons, puisqu'il le faut, viens, Silvain.

SILVAIN.

Mon père ! ah ! par grace, donnez-moi quelques heures encore. Le coup qui vient de m'être porté est trop cruel pour que l'on me refuse la triste consolation de me livrer seul à mon chagrin.

AIR.

Laissez-moi, sur ces bords charmans,
Où mon enfance fut heureuse,
Rêver au moins quelques instans
Sur une fortune douteuse.
Hélas ! dans ces lieux pleins d'attraits
Vivre content m'était possible :
Ailleurs.... puis-je trouver jamais
Ce qui plaît à mon cœur sensible.

ALISON, *à part.*

Il va rester ici.... Ah ! ces rochers seront les seuls témoins de nos adieux. *(Elle fuit adroitement du côté des rochers.)*

BAZILE.

Nous ne pouvons pas lui refuser ce qu'il demande. *(Bas à Tomi.)* Alison est allée se cacher.

TOMI, *bas.*

Je l'ai vu, tout va bien. *(Haut.)* J'y consens, puisque tu le veux ; mais nous reviendrons bientôt le chercher. Du courage Silvain, montre-toi digne de ton oncle ; c'est pour toi seul qu'il quitte un état tranquille, que la reconnaissance agisse sur ton cœur.

SIVAIN, *sanglottant.*

J'obéirai.... mon oncle.... c'est tout ce que je puis vous dire en ce moment.

MARCELIN.

La fête a été interrompue d'une manière bien triste !.... Vrai, le départ de Silvain m'afflige.

TOMI.

Il est nécessaire.

MARGUERITE.

Je pleurerai sur ce cher enfant plus d'une fois.

MARCELIN.

Allons, mes amis, puisque Silvain veut rester ici seul pendant quelques momens, venez chez moi achever de vous réjouir s'il est possible : nous reviendrons lui faire nos adieux. Femme, où est Alison?

MARGUERITE.

Elle est sûrement retournée au logis où elle se désole, et c'est bien naturel. Ces pauvres enfans ! ils avaient tant d'amitié l'un pour l'autre.... Ah ! Tomi, tu nous fais à tous bien du chagrin.

TOMI, *riant.*

Quelques jours vous m'approuverez, mère Marguerite. Ecoute, Silvain, ton père et moi nous viendrons te chercher dans une heure au plus tard ; ce tems-là doit te suffire pour te préparer au bonheur qui t'attend.

TOUS LES HABITANS.

Nous te reverrons, Silvain, nous ne te faisons pas nos adieux.

TOMI, *bas à Bazile.*

Montons sur ces rochers pour voir ce qui va se passer.

BAZILE, *bas à Tomi.*

Je conçois quelqu'espoir... mais...

TOMI.

Je réponds de tout.

SCÈNE VI.

SILVAIN *qui se croit seul :* ALISON *qui paraît dans le creux d'un rocher :* BAZILE, TOMI *qu'on voit arriver en se baissant sur un rocher en face de la scène : ils doivent tout voir sans être vus des deux amans.*

ALISON, *à part.*

Voyons ce que va faire Silvain.

SILVAIN, *se croyant seul, après avoir rêvé quelques minutes.*

Je crois être agité par un songe pénible... Moi, quitter ces lieux!... Mon père, mes amis, les compagnons de mon enfance, Alison sur tout! Alison! pourquoi ce trouble douloureux qui, pour la première fois, s'élève dans mon cœur en prononçant ce nom? Autrefois je ne l'entendais jamais sans tressaillir de la joie la plus douce.... Ah! Silvain! c'en est fait, ton repos, tes innocens plaisirs, tout est perdu pour toi.

Air de Silvain et d'Alison, en écho.

SILVAIN.	ALISON.
Mon bonheur est évanoui : . . . . :	*oui!*
Je vais loin de ma douce amie	*amie!*
Pleurer la fontaine chérie	*chérie!*
Où mon cœur près d'elle a joui	*joui!*
D'un sort, hélas! digne d'envie	*d'envie!*
Alison! ô ma douce amie!	*amie!*
Mon bonheur est évanoui	*oui!*

TOMI, *à Bazile sur le rocher.*

Entends-tu ces premiers aveux?

SILVAIN.	ALISON.
Témoin de ma vive douleur, ...	douleur!
Echo répète à ce que j'aime	j'aime!
De Silvain la peine extrême:	extrême!
Dis qu'amour éclaire son cœur;	cœur!
Procure-moi le bien suprême, ...	suprême!
Qu'Alison t'appelle de même, ...	même!
Témoin de ma vive douleur	douleur!

(Alison descend rapidement du rocher, et dès qu'elle est vue de Silvain, elle s'arrête comme interdite.)

SIVAIN, *voyant Alison.*

Ciel! que vois-je! Alison... je n'ose lui parler.

(Moment de silence pendant lequel ils s'approchent peu à peu l'un de l'autre. Bazile et Tomi se font des signes de joie.

ALISON, *en tremblant.*

Il faut donc nous dire adieu pour toujours, Silvain?

SILVAIN, *du ton le plus triste.*

Oh! pour toujours, ma douce amie; car loin de toi, je cesserai bientôt de vivre.

ALISON, *tendrement et avec vivacité.*

Cesser de vivre! tu me fais mal, Silvain, en me parlant ainsi: dis, dis au contraire que tu vivras pour penser à ton Alison.

SILVAIN, *avec sentiment.*

Penser à toi? et ce fut toujours ma première existence? Mes yeux ont-ils jamais parcouru nos champs, les bords de cette fontaine sans chercher mon amie? et quand je t'avais rencontrée, savais-je qu'il y eut dans le monde d'autres per-

sommes que mon père ; toi et tes parens ? Alison ! ah ! que j'ai de chagrin... mais tu pleures !

ALISON, *avec un dépit ingénu.*

Oui : je pleure de dépit. Je ne puis définir ce qui m'agite. Notre amitié, avant ce triste jour, faisait le charme de ma vie.

SILVAIN.

Et moi je crois que je ne desirais rien au-delà.

ALISON.

Tout me portait à la gaieté ; je chantais au lever de l'aurore. Dans mes songes, nos jeux s'étaient retracés à ma pensée, et ce souvenir rendait plus vif encore le plaisir que j'avais à te revoir.

SILVAIN.

Hé bien ! Alison, tu as parlé pour moi ; j'avais la même chose à te dire. C'est bien singulier, pourtant, que nous soyons si bien d'accord dans nos idées ? Eh ! se quitter quand on se ressemble en tout ! O mon dieu que je souffre !...

ALISON, *avec la plus aimable candeur.*

Mais, dis-moi, Silvain, est-ce que par hasard ce que nous éprouvons l'un pour l'autre, serait ce sentiment que mes bons aïeux appellent de l'amour?

SILVAIN.

J'en ai peur. Alison, et.... tiens.... je le disais tout-à-l'heure, et l'écho le répétait.

ALISON, *souriant, et baissant les yeux.*

L'écho, Silvain ? cet écho, c'était mon cœur et ma voix.

TONI, *sur le rocher, très-gaîment.*

Le mot est dit, le dénouement avance. Il ne faut plus que nos vieillards.

SILVAIN, *avec chaleur.*

C'était ta voix, ma douce amie! Ah! répète-moi ces mots si tendres! dis que c'est l'amour, et l'amour le plus sincère qui nous attache à jamais l'un à l'autre.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MARCELIN, MARGUERITE, *arrivant et s'arrêtant tout à coup au fond du théâtre.*

MARCELIN.

Tiens, femme, nous avions raison de la chercher ici; la voilà.

ALISON.

Oui, Silvain, c'est de l'amour, je le sens bien; mais puisqu'il faut nous séparer, n'oublions jamais qu'un même jour, un même instant éclairera nos deux cœurs.

SILVAIN.

Et que rien au monde ne doit les désunir.

MARGUERITE.

Marcelin, ceci devient sérieux.

MARCELIN, *riant.*

Paix; il faut tout entendre.

SILVAIN, *timidement.*

Alison, si tu veux que j'aie la force d'obéir à mon père pour

le départ cruel qu'il ordonne, fais du moins que quelque gage de ta tendresse entretienne en moi l'espoir du retour, et m'empêche de succomber aux chagrins de l'absence.

MARGUERITE.

Marcelin, je tremble; un gage de tendresse!

MARCELIN, *riant.*

Paix donc; voyons jusqu'à la fin.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, TOMI *et* BAZILE *quittent le rocher : ils doivent avoir l'air de l'espérance.*

DUO DIALOGUÉ.

ALISON.

Silvain, reçois de ton amie
L'aveu du plus doux sentiment.

SILVAIN.

Ah! souviens-toi toute la vie
Que nos aveux sont un serment.

ALISON.

De mon amour tu veux un gage;
Puis-je, hélas! te le refuser?

SILVAIN.

Mon cœur a besoin de courage;
Rends-le moi par un seul baiser.

ALISON.	SILVAIN.
Un baiser de ta douce amie	Un baiser de ma douce amie
Doit rester gravé dans ton cœur ;	Restera gravé dans mon cœur ;
Et s'il fallait perdre la vie,	Et s'il fallait perdre la vie,
Ce souvenir calmera ta douleur.	e souvenir calmera ma douleur.

MARGUERITE.

Approchons, approchons.

(Silvain approche d'Alison, qui lui tend la joue quand tous deux aperçoivent Marcelin et Marguerite.)

SILVAIN.

Oh ciel !

ALISON.

Mon père !

MARCELIN.

Ha ! ha ! mes petits amis, comme vous avez fait du chemin en peu de tems ! de l'amour !

MARGUERITE.

Un baiser ! ah ! c'est de trop ça.

ALISON.

Hélas ! ma mère, c'eût été le dernier.

SILVAIN.

Pourquoi me l'envier ? c'est le premier que j'eusse reçu d'elle.

MARCELIN.

Et depuis quand cet amour, s'il vous plait ? Nous n'en n'avons jamais eu connaissance.

SILVAIN.

Sans doute qu'il est né avec nous, père Marcelin ; mais ce

n'est qu'au moment de me séparer d'elle que j'ai senti que le nom d'amitié ne suffisait plus au sentiment que j'éprouvais.

ALISON.

Moi je ne me doutais de rien, je vous assure : son départ est le premier chagrin que j'ai connu, et j'ai pensé que cela pouvait bien être cet amour dont vous parlez si souvent.

MARCELIN.

Fort bien ! tu verras, femme, que c'est nous qui aurons tort. Hé, qu'espérez-vous de votre tendresse, hen ! deux enfans?

MARGUERITE, *bas à Marcelin.*

Nous avions le même âge qu'eux lorsque...

MARCELIN, *bas.*

Paix. (*Haut.*) Allons, Alison, réponds-moi. Tu parlais si bien à Silvain tout-à-l'heure ! te voilà muette.... Quel sera le sort de ce bel amour ?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BAZILE, TOMI, *qu'on aperçoit au bord de la coulisse.*

ALISON, *tristement le premier mot, vivement le second.*

La douleur.... et la constance.

SILVAIN, *reprend vivement le premier mot, et tristement le second.*

Oui, la constance.... et la douleur.

MARCELIN.

Mais tu n'y penses pas, Silvain ; tu vas partir tout-à-l'heure : songe donc....

TOMI, *d'un air étonné.*

Qu'est-ce que cela signifie?

MARCELIN, *avec humeur et tendresse:*

Bah! cela signifie qu'ils s'aiment; qu'ils viennent de se l'avouer, et que les voilà malheureux l'un et l'autre. Aussi pourquoi ce départ? Ils ne pensaient à rien, ils étaient contens... Tenez, tenez, voyez-vous leur situation?... Ça me tracasse, ça me fait mal.

BAZILE.

Hélas! si j'étais riche, leurs peines seraient bientôt finies; mais....

TOMI.

Quoi! mais.... il le deviendra riche, ou dans le cours de nos voyages il trouvera des pères qui seront enchantés de l'admettre dans leur famille.

SILVAIN, *vivement.*

Non, mon oncle, je n'aurai jamais d'autres parens que les miens, et ceux d'Alison; point de tendresse que pour eux, point d'alliance qu'avec eux.

MARGUERITE, *bas à Marcelin.*

Entends-tu, Marcelin, comme il parle et pense bien?

MARCELIN, *bas.*

J'entends cela. *(Haut.)* C'est bien ton dernier mot, Silvain?

SILVAIN.

Prêt à mourir je ne changerais pas de langage.

TOMI.

Voyez ce petit mutin!

SILVAIN, *vivement.*

Qu'il faut que j'obéisse à mon père ; mais que je dois vivre et mourir fidèle à ma chère Alison, et je le jure.

ALISON, *avec la même vivacité.*

Silvain, cette fontaine pourra tarir ; mais jamais mon cœur ne changera pour toi.

MARCELIN.

Hé bien ! hé bien ! y pensez-vous ? des promesses ! des sermens !

ALISON, *pleurant.*

Et des larmes.

SILVAIN.

Et le désespoir.

MARGUERITE.

Ces pauvres enfans ! les voilà accablés de douleur !

TOMI, *bas à Bazile.*

Il est tems d'approcher et de faire décider Marcelin. (*Haut.*) Hé bien, Silvain, as-tu fait tes adieux ? Le soleil se couche ; il faut partir, mon ami. Embrasse ton père, nos bons voisins, l'amie de ton enfance, et volons où la fortune nous appelle.

SILVAIN, *tombe sur un banc de gazon.*

Je me meurs !

ALISON, *s'appuie contre un rocher.*

Je n'en puis plus !

BAZILE, *courant à Silvain.*

Qu'as-tu donc, mon fils, mon cher Silvain ?

MARGUERITE, *courant à Alison.*

Alison, tu pâlis ! O mon dieu ! ces enfans vont mourir.

